

CARTE BLANCHE  
CHARLIE(S)

PAR GLEZ

Né en France en 1967, le dessinateur Damien Glez vit au Burkina Faso depuis près de vingt-cinq ans. Scénariste pour la télévision, enseignant à l'université de Ouagadougou, Damien Glez est également directeur de publication délégué de l'hebdomadaire satirique *Le Journal du jeudi*. Membre de Cartooning for Peace, il collabore avec Slate Afrique, *World Policy Journal*, *The Africa Report*, *Jeune Afrique*, *Le Monde*, *Libération* ou encore France 24.



## Après le choc, « faire quelque chose »

Dans le sillage du 11 janvier, des questionnements personnels ont donné naissance à des actions, comme autant de remèdes individuels offerts à la blessure collective

Philippe Capello n'est pas du genre à s'abandonner au fatalisme. Le président de la MJC Beaugard de Nancy est même plutôt de ceux qui s'agitent pour tenter de faire bouger les choses. « A [sa] *petite échelle* », « à [son] *petit niveau* », insiste-t-il. Alors évidemment, ce dimanche 11 janvier 2015, il est l'un des 50 000 Nancéens qui défilent entre la place de la République et la place Stanislas, en hommage aux victimes des attentats qui viennent alors de faire dix-sept victimes en région parisienne. Et son sang de petit-fils d'immigré italien ne fait qu'un tour lorsque ses yeux s'arrêtent sur la pancarte d'un homme rappelant qu'il est « *d'origine marocaine, né en France et aime la France* ». « *Comment se fait-il qu'aujourd'hui des gens aient à justifier qu'ils sont français ?* », s'interroge-t-il encore, un an plus tard. « *Je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose.* »

« *Faire quelque chose* ». Après le choc des attentats, ces trois petits mots se sont glissés dans les conversations de certains Français, dans leurs grands éclats de voix comme dans les plus silencieux de leurs tourments. Que faire ? Pleurer ? Accuser ? S'énerver ? Se révolter ? Un coup de tonnerre collectif a toujours ses répliques intimes.

Et elles ont fleuri. Dans le sillage des grandes émotions du 11 janvier, partout sur le territoire et au-delà, des questionnements personnels ont donné naissance à des actions, comme autant de remèdes individuels offerts à la blessure collective.

Pour certains, ce fut simplement, après la grande marche du dimanche, de se ruer vers les kiosques, le mercredi qui a suivi, pour acheter le premier numéro de *Charlie Hebdo* d'après la tuerie. Christophe Vernin est de ceux-là. Ce Parisien de 47 ans n'avait, comme beaucoup, jamais déboursé les 3 euros hebdomadaires pour déguster les dessins de Cabu, Wolinski ou Tignous. Il décide de s'abonner. « *Un joli pied de nez* » que de le rendre plus fort qu'avant les attentats, s'amusa-t-il d'avance. Arrive le premier numéro. Lu en entier. Puis les suivants, beaucoup moins. Rien à voir avec le fond, dont Christophe partage les idées. Mais vraiment, « *c'est fouillis, écrit tout petit, et puis je n'aime pas leur style de dessin* ». Plutôt que de laisser ses *Charlie* à l'abandon, il a eu une autre idée : il les partage. Chaque semaine, il dépose son exemplaire à la cafétéria de son bureau. A la Bourse de Paris, « *le temple de la fi-*

*nance* », sourit-il. Il paraît même que certains le lisent. Le « *pied de nez* » est presque parfait.

Derrière les voix qui entendent publiquement l'« *esprit du 11 janvier* », de petites initiatives se sont ainsi enracinées en sourdine. Pour certains, elles ont pris la forme d'engagements associatifs, dans les milieux éducatifs notamment. « *Pour ne pas que ça se reproduise* », Mélanie Taravant et Virginie Salmen, journalistes, et leur amie Gaëlle Frilet, prof en ZEP, se disent qu'il faut rapprocher les gens, « *jeunes et vieux, milieu bourgeois et milieu populaire* », et « *ne laisser personne sur le carreau* ». De discussions sur le quotidien des élèves de Gaëlle naît leur idée : les journalistes proposent d'ouvrir leurs carnets d'adresses aux élèves de ZEP pour les aider à trouver un stage de 3<sup>e</sup> dans un métier qui leur plaît. C'est si dur lorsqu'on n'a pas des parents qui ont « *du réseau* ». Elles ont lancé en octobre Viensvoirmontaf. fr qui recense aujourd'hui 92 propositions de stages journalistes, infirmières, avocats, éclairagistes... : 80 élèves de ZEP ont pu en profiter en décembre et janvier.

### « ON NE SE PARLE PAS »

Chez d'autres, janvier 2015 a déclenché des vocations. Chargé de mission dans l'environnement, Kevin C., 27 ans, n'avait pas l'impression d'être « *utile à la société* ». Du moins pas dans le sens qu'il lui donnait. Le déclin lui viendra lors d'un banal contrôle routier après les attentats : et si c'était ça, être utile ? Un an après, il attend les résultats de l'oral du concours de gendarmerie. Thomas Gasnier a, lui, rejoint en septembre les bancs de la fac de Limoges. Les événements ont renforcé son projet d'orientation : il fera du droit pour pouvoir « *défendre les droits de l'homme* ». Récemment engagé à Amnesty International, il est aussi en train d'en lancer une antenne jeune à l'université.

Olivier Péant, 34 ans, ne pouvait pas se résoudre à la morosité ambiante. En janvier, c'est « *en pleines dents* » que ce vidéaste bayonnais se « *prend* » la virulence de commentaires racistes et antisémites sur les réseaux sociaux. « *Je me suis dit "merde, c'est ça la France" ?* » Lui est convaincu du contraire et, pour le montrer, a pris la route, en novembre, pour un voyage en France à la rencontre de ses compatriotes. Chaque soir, il s'invite à dormir chez un inconnu et raconte ses découvertes sur un site-carnet de voyage. Chacun de ses hôtes est ensuite invité, à

l'aveugle, à offrir un cadeau à la personne qui l'accueillera la nuit suivante. Certains évoquent même l'idée de prendre contact après le passage du voyageur.

Lutter contre les a priori et les clichés. C'est aussi ce qu'a finalement décidé de faire Philippe Capello, après la marche du 11 janvier à Nancy. Et pour cela il s'appuie sur la MJC et sur un dénominateur commun universel : « *La bouffe !* » Pour rassembler la population du quartier, d'origines de plus en plus diverses, il invite chacun à cuisiner un repas aux saveurs de son pays ou de sa région. C'est lui qui a ouvert le bal, aux couleurs de l'Italie, puis ont suivi le Maroc et l'Alsace.

« *Le brassage n'est jamais à la hauteur de ce que l'on espère* », analyse Matthieu Boubagra, directeur de la MJC. Lors du dernier buffet de l'année, préparé par des

adultes apprenant le français, souvent des réfugiés des pays de l'Est, les rencontres se faisaient bien plus souvent dans l'assiette face à de nouveaux plats qu'autour de la table. On ira se resserrer en baklavas pendant les démonstrations de danse turque. Mais les organisateurs savent ce que représente symboliquement le rendez-vous. « *On habite le même quartier mais on ne se parle pas. Au moins, là, on bouffe ensemble* », observe le directeur de la MJC. A leur « *petite échelle* », à leur « *petit niveau* », Philippe Capello et Matthieu Boubagra ont d'ailleurs un objectif d'une grande humilité : que, le lendemain, les participants en se croisant échantent dans la rue un « *bonjour* » qu'il n'avait encore jamais partagé. ■

MANON RESCAN  
(AVEC LUCIE SOULLIER)

## « Post-scriptum : Je suis comme vous »

« *AUX MUSULMANS ET MUSULMANES, en France et ailleurs, je dis qu'il est désormais l'heure du sursaut face à ceux qui veulent voler les paroles du Prophète.* »

« *Dois-je me teindre en blonde ? Devrais-je changer de nom et de prénom ? Me sera-t-il demandé plus de justificatifs lors d'un entretien professionnel ?* »

C'était il y a tout juste un an. Le 8 janvier 2015. Au courrier des lecteurs du *Monde*, ces deux extraits de missives, parmi des dizaines, qui ont été compilés dans notre livre paru en juin 2015 (*Qui est vraiment Charlie ?*, Editions François Bourin), disaient l'état de choc dans lequel se trouvait alors la France.

« *Je vous ai écrit moins comme lecteur que comme citoyen, tient à préciser aujourd'hui Jalal El Ahdab, avocat aux barreaux de Paris, New York et Beyrouth, diplômé de Sciences Po et de la Columbia Law School. Je voulais me confronter au débat.* » « *Je dis toujours : ma mère c'est la France, mon père c'est le Liban* », raconte l'homme de binationalité franco-libanaise. Deux pays qui se ressemblent « *par les valeurs, les principes, le culte de la laïcité qui permet le vivre-ensemble* ». Par les contradictions aussi. Notamment celles de ces « *musulmans et musulmanes de France* » qu'il interpellait voici un an, et qui ont leur carte à jouer, il n'en démord pas. Il est plus remonté que jamais contre « *ces djihadistes qui font du "cherry pick" dans les textes sacrés, qui y prennent ce qui les arrange. Ceux-là sont "du mauvais côté de la Force"...* »

Du mauvais côté, c'est l'impression que ressentait et que ressent toujours Khamsa Amou-

chi. Elle ne s'est pas « *teinte en blonde* ». N'a changé ni de nom ni de prénom... Mais elle demeure révoltée, en colère, après « *cette année noire pour notre nation* ». Plus solidaire que jamais avec ces « *citoyens ou citoyennes de confession musulmane, qui appliquent leurs devoirs mais à qui on reproche de demander des droits* ». La jeune femme, qui écrivait le 8 janvier 2015 vouloir « *défendre l'égalité, comme les anciens et les prochains, (...) prôner la fraternité et [se] lever pour la liberté* », nous répond aujourd'hui : « *Ce qui a changé en moi, depuis un an ? C'est que je souhaite changer les choses. Ne me demandez pas quoi, car tout est à changer !* »

« *Il faut continuer, il faut s'exprimer, plus que jamais* », plaideait, le 8 janvier 2015, Jalal El Ahdab, « *avocat dont la vraie religion est la contradiction* ». « *L'immense majorité silencieuse des musulmans veut dire "stop"*, martèle-t-il aujourd'hui. *Stop aux amalgames, aux idées reçues dont ils font l'objet. Mais aussi stop à leurs propres amalgames !* » Même pour lui qui revêt toute la panoplie de la réussite, la vie quotidienne dans ce pays qu'il chérit comme sa mère est émaillée de « *toutes sortes de confusions entre la religion et la culture* ».

Il se souvient d'une conversation récente avec une dame avec qui il n'était pas d'accord et qui se plaignait de voir son pays « *partir à vau-l'eau* ». « *Elle m'a dit : "Il n'y a que des gens comme vous qui trouvent encore ce pays intéressant." Je lui demande pourquoi elle me dit "comme vous" et lui rappelle gentiment : "Je suis français, comme vous"...* » ■

PASCAL GALINIER